

Nenduca... Nootka... Rebecca...

Francine Lemay, *Nenduca et la magie des peuples*, Montréal, Fides 2003, 322 p.

Monique Genuist, *Nootka*, Sudbury, Prise de parole, 2003, 210 p.

Carol Néron, *Rebecca*, Chicoutimi, JCL, 2003, 470 p.

Julie Sergent

Number 114, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36914ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2004). Review of [Nenduca... Nootka... Rebecca... / Francine Lemay, *Nenduca et la magie des peuples*, Montréal, Fides 2003, 322 p. / Monique Genuist, *Nootka*, Sudbury, Prise de parole, 2003, 210 p. / Carol Néron, *Rebecca*, Chicoutimi, JCL, 2003, 470 p.] *Lettres québécoises*, (114), 22–23.

Nenduca... Nootka... Rebecca...

Trois femmes imaginées, mais que n'honore pas également un univers romanesque...

ROMAN | JULIE SERGENT

IL Y A DES ASPECTS TERRIBLEMENT SÉDUISANTS à la vie des premiers habitants d'un pays telle qu'on se la fait raconter, de plus en plus fréquemment chez nous semble-t-il. Récits empreints de simplicité où dominent le courage, l'honneur, la force, l'amitié. Religion du songe, de la magie et de l'envoûtement qui ne peut que s'avérer rafraîchissante en ces siècles d'interminables luttes entre les amants d'un Dieu et ceux d'un autre, dont nul Bien ne semble jamais devoir sortir. Un récit comme celui que livre Francine Lemay dans *Nenduca et la magie des peuples*.

POÉSIE NATURE

M^{me} Lemay éprouve pour la maternité une sensibilité toute particulière. Son premier ouvrage paru en 1978, année où elle terminait un baccalauréat en littérature à l'Université du Québec à Trois-Rivières, était de fait un essai s'y rapportant, *La maternité castrée* (Parti Pris), dont on avait beaucoup entendu parler à l'époque. Ce n'est pas inintéressant de le rappeler dans la mesure où ce nouveau roman, *Nenduca et la magie des peuples*, renferme quelques magnifiques passages qui dépeignent le lien entre la mère et l'enfant, microcosme de celui, de même abondamment présent dans le roman, qu'entretient l'être humain avec la nature qui l'englobe.

Dans cette communauté huronne du XVII^e siècle que nous fait découvrir la romancière, une jeune femme nommée Nenduca est à l'écoute, comme la plupart de ses compagnons indiens, cela s'entend, des messages que lui dicte la déesse terre. Ainsi, après avoir donné naissance, seule et courageuse, à son premier enfant dans la hutte où la cloître la tradition, elle se couche au sol près de lui afin de recevoir les recommandations de la terre...

Depuis le début de l'histoire du monde, la Terre-Mère portait les nouveau-nés sur son ventre immense comme l'océan. Elle les abreuvaient avec son eau qui coulait de ses sources souterraines. Elle leur donnait sa vitalité, son courage, sa ténacité, sa lenteur, sa patience, de même que ses pouvoirs de germination et de fécondité.

Nenduca s'étendit près de son fils. Elle respira les odeurs envoûtantes qui se dégageaient du sol et écouta religieusement les conseils remplis de sagesse



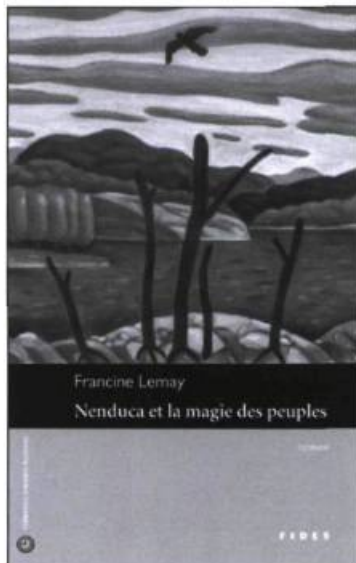
que la déesse terre prodiguait au nouveau-né. La jeune mère eut alors l'impression que des milliers de mains surgissaient des profondeurs du ventre de la terre afin de caresser son fils.

Un souffle poétique traverse ce roman, attribuable aussi bien à l'écriture, simple et lumineuse, qu'à la fluidité des gestes et des émotions des personnages, jamais forcés, qui se placent dans le roman aussi naturellement que les étoiles apparaissant à la nuit tombée dans le ciel. Si en toile de fond se profile d'un côté la lutte entre Iroquois et Wendats, de l'autre l'entreprise d'évangélisation menée par les Jésuites (l'auteure ayant fait de longues recherches à ce propos avant de s'astreindre à l'écriture), on sent bien que Francine Lemay ne cherche pas tant à juger qu'à traduire dans sa moulinette personnelle ce qu'elle a saisi de ces univers.

À travers combats, peines, tragédies, rancœurs, elle raconte l'évolution d'un personnage et de son milieu. Et puisqu'elle a la didactique heureuse, elle nous séduit de détails. Ainsi de cet « harangueur de poissons », qui espère bien les persuader de

se laisser capturer; des couples faisant l'amour près du lac gelé afin que leur chaleur combinée fasse rapidement fondre la glace; des écus semés dans la terre dans l'espoir qu'ils se multiplient; de l'enfant qui plonge dans la teinture jaune afin d'être beau comme un soleil pour le retour de son père; et de l'homme construisant sa réplique de l'arche de Noé, où pourront peut-être se réfugier les siens en cas de déluge... Car tout n'est pas que beauté dans la nature. Y résident aussi la douleur, la vengeance, la cruauté. Et c'est sur cette voie que s'engage Nenduca après qu'un songe lui eut enseigné qu'elle devait venger la mort des siens, abattus par les Iroquois. Alors se déchaîneront les images violentes, les scalps ramenés en trophées, les intestins enroulés au bout des perches telles des couronnes d'honneur, et les festins cannibales à la limite du soutenable...

Récit de l'amour et de la haine, du respect et du mépris, *Nenduca et la magie des peuples* est un voyage initiatique au cœur des entrailles de la nature, livré par une romancière qui semble bien y avoir trouvé sa place.



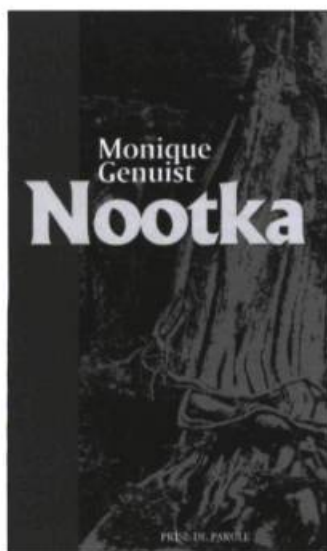
TRAITÉ D'HISTOIRE

On a plus de mal à saisir la visée romanesque de Monique Genuist dans son roman *Nootka*. Originnaire de Lorraine, et habitant depuis longtemps à Victoria, en Colombie-Britannique, M^{me} Genuist a enseigné la littérature québécoise à l'Université de la Saskatchewan et a signé quelques précédents ouvrages, dont des essais consacrés à Gabrielle Roy, à sa sœur Marie-Anna Roy, et à Jacques Languiwand.

S'intéressant à l'histoire de sa terre d'accueil, elle a imaginé dans ce nouveau titre le destin d'un jeune



MONIQUE GENUIST



Alsacien venu en Amérique au milieu du XIX^e siècle pour y chercher de l'or. D'abord parti en Californie rejoindre son cousin Louis-Joseph après que celui-ci lui eut fait miroiter le rêve américain, Jean-Baptiste Lassiat s'installe bientôt à Victoria, où le gardera un temps son amour pour Nootka, une jeune femme de la tribu Songhee. Toutefois, ne résistant guère à l'appel de l'or — ni à celui de goûter d'autres chairs féminines ! —, Jean-Baptiste quitte sa jeune épouse enceinte, et retrouve son cousin à Fort Yale. Quatre ans plus

tard, après nombre d'explorations infructueuses, les deux cousins sont parmi les chercheurs d'or qui trouvent enfin le bon filon, à Bakersville, où Nootka, et son garçon, peuvent retrouver leur mari et père.

On sent bien le désir de M^{me} Genuist de nous faire connaître les débuts de la colonie britannique à Victoria, et de raconter le difficile périple des chercheurs d'or. Son livre dépeint de fait avec conviction la réalité d'une époque où devaient cohabiter divers mondes que tant de choses opposaient pourtant : les communautés indiennes, et, face à elles, un contingent d'hommes et de femmes, voyageurs, matelots, religieux, dirigeants, qui n'avaient au fond qu'une lointaine Europe en commun. Mais son récit, à la narration peu inspirée et à l'écriture souvent scolaire, aura du mal à séduire les lecteurs qui ne sont pas de prime abord fascinés par l'époque et les lieux qu'il retrace.

LONGS MAUX

Éditorialiste en chef du journal *Le Quotidien*, de Chicoutimi, Carol Néron est l'auteur d'un premier roman, *Rosalie*, paru en 1989, auquel il a donné tout récemment une suite, intitulée cette fois *Rebecca*.

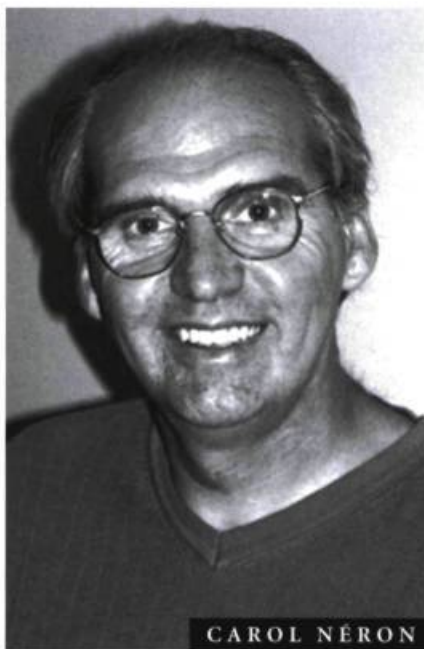
Qu'on ne se méprenne : M. Néron n'apporte pas à la littérature ce que d'aucuns journalistes, nommément Lise Bissonnette, Louis-Bernard

Robitaille et Gilles Courtemanche, lui ont donné en laissant leur plume voguer du côté de la fiction.

Si, d'un journaliste, et à plus forte raison d'un éditorialiste, les lecteurs sont en droit d'espérer une écriture originale, riche et nuancée, peu importe le genre littéraire auquel cet individu se prête, ils ne peuvent ici qu'être fort déçus. Car Carol Néron, qui a privilégié pour sa part un croisement du polar et de la saga familiale, semble avoir décidé du même coup de remiser entièrement les contraintes de clarté et de concision auxquelles le soumet son travail d'éditorialiste pour se vautrer dans les longueurs, les clichés et les fioritures.

On ne compte plus dans ce roman les lentes descriptions, sans nuances ni *crescendo*, d'un après-midi qui se meurt, d'une femme qui s'endort, d'un homme qui fait démarrer sa voiture : morceaux qui se devaient sans doute de montrer la tranquillité de la petite ville de Taïssak, où se déroule la plus grande partie du roman, mais qui ne parviennent pas à être plus que soporifiques. D'une page à l'autre, les mots abondent qui semblent avoir été placés là dans le seul souci d'en mettre plein la lecture, comme si la logorrhée était synonyme de qualité littéraire. Cela donne d'ailleurs souvent des phrases tellement tarabiscotées qu'elles en perdent leur sens. Comme ici : « La

chambre reposait dans le silence des grandes demeures dans lesquelles vivent les gens aisés pour qui la peur du lendemain représente un concept relevant plus de la théorie que de la parcimonie. »



CAROL NÉRON

Pour survivre à cette surécriture à laquelle se livre l'auteur, son histoire eût gagné à être prenante, ce qu'elle n'est pas. Après avoir vu le jeune Abel Dillon éviscérer un chat, empoisonner un chien, assassiner un ivrogne, tuer sa propre mère, et zyeuter sa jeune sœur Rebecca pendant qu'elle se fait jouir sous sa couverture ou qu'elle se baigne nue au ruisseau, le lecteur moyennement attentif aura compris que la jolie Rebecca ferait mieux de déguerpir de son petit patelin avant que frérot ne décide de

poser la patte sur elle. Ce sera dans la seconde partie qu'un brin de thriller voudra se dessiner, alors que d'anciens résidents de Taïssak seront appelés à retourner, quarante ans plus tard, dans ce coin de pays. La multiplication de personnages, de révélations, de revirements, et bien sûr de crimes, sera alors à l'honneur.

Domage que le goût de lire se sera depuis longtemps, quant à lui, noyé dans la brume épaisse des mots.

